



NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 N° 1 1940

Les conditions de succès des œuvres de jeunesse

Notes de pastorale

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 70 - 82

<https://www.nrt.be/it/articoli/les-conditions-de-succes-des-oeuvres-de-jeunesse-2930>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LES CONDITIONS DE SUCCÈS DES ŒUVRES DE JEUNESSE.

Notes de pastorale.

Nous entendons par œuvre de jeunesse tout groupement constitué pour former les jeunes : l'école aussi bien que l'association. La formation doit se prendre dans toute l'acception de ce terme : éducation morale et religieuse, instruction et développement physique.

Car les conditions du succès, c'est-à-dire de la réalisation du but poursuivi, sont les mêmes pour tous les groupements, quelle que soit la fin qu'on vise. A notre époque, il est possible, sans trop de présomption, d'établir ces conditions. On vient en effet de faire, sur toute la surface de l'Europe, des expériences d'une ampleur incroyable et telles qu'on peut dire qu'il n'y en a jamais eu de pareilles. Le résultat de ces expériences n'est pas mystérieux : tout le monde peut le constater. Qu'il suffise de nommer le scoutisme, la jeunesse Balilla, la Hitlerjugend, les Sokols, la J.O.C., qui ont réuni des milliers, des millions de jeunes gens enthousiastes de leur Association.

Tous les mouvements de jeunesse n'ont pas fait preuve, au même degré, de dynamisme. Certains n'ont réuni qu'un petit nombre d'adhérents, quelquefois assez facile à grouper, plus difficile à conserver ; d'autres ont connu l'adhésion enthousiaste de la foule et d'une foule qui est restée fidèle. Quelques-uns ont exercé une influence profonde, ce qui ne veut pas dire heureuse, non seulement sur les associés, mais, par les associés, sur le pays tout entier, quand ce n'est pas sur le monde.

Où gisent les causes du succès ou de l'insuccès ? A chacun d'établir s'il lui plaît le palmarès des réussites ou des faillites. Je voudrais simplement expliquer ce qui me paraît être la raison des unes et des autres (1).

(1) Il n'est pas question ici d'esquisser une théorie complète des Œuvres de Jeunesse, ni, encore moins, de critiquer ce qui existe chez nous ou ailleurs ; je note brièvement des résultats d'expérience.

I

1. *Tout mouvement de jeunesse doit avoir des chefs*, des conducteurs, qui non seulement s'imposent ou sont imposés, mais qui sont acclamés avec conviction et enthousiasme par les troupes. J'entends par acclamation non le bruit factice et le « chahut » que la jeunesse est toujours ravie de faire à propos et hors de propos. Il s'agit d'un accueil fait par l'âme jeune toute entière, par l'intelligence juvénile, par la sensibilité frémissante, par la volonté d'action propre aux adolescents.

Ce qui constitue le chef n'est pas un acte d'autorité, ce sont des qualités personnelles, une valeur individuelle qui le désignent éventuellement à l'attention de ceux qui veulent hiérarchiser un mouvement et le synchroniser avec la marche générale d'un pays, d'un parti.

Il est très intéressant de noter les qualités du chef, telles qu'elles sont manifestées par l'expérience.

a. *D'abord il n'est pas nécessaire que le chef ait l'âge des unités de la troupe*. Si l'adage de l'apostolat de l'ouvrier sur l'ouvrier, du bourgeois sur le bourgeois, de l'intellectuel sur l'intellectuel, du jeune sur le jeune peut être considéré comme juste dans la plupart des cas, il n'en est pas de même quand il s'agit d'une direction, d'un commandement. Evidemment, un jeune garçon de 12 ans peut exercer une influence, un prestige sur quelques garçons du même âge. Mais si l'on veut grouper la masse des jeunes pubères, il ne paraît pas indiqué de les faire commander par un autre pubère. Il n'y a de cette promotion au commandement aucun exemple, c'est plutôt le contraire.

Les associations de jeunesse les plus dynamiques incontestablement sont toutes menées par des hommes qui n'ont plus du tout l'âge de ceux qu'ils mènent. La règle, c'est que ce sont des hommes, jeunes sans doute, mais qui mènent de beaucoup plus jeunes. L'orientation générale du mouvement, le choix et l'application des moyens de réalisation d'un idéal viennent d'hommes faits, ayant l'expérience et la maturité voulues pour mener sur le chemin de la vie, et possédant un sens très averti de la psychologie de la jeunesse. Éliminer de la direction effective d'un groupe de moins de vingt ans par exemple tous ceux qui ne les ont plus, pour laisser l'entière responsabilité à cette verte jeunesse, c'est stériliser le mouvement.

Cela ne veut pas dire que celui qui n'a que vingt ans est incapable de commandement, pour la seule raison de ces vingt ans. Il se peut qu'il ait par ailleurs les qualités requises. Ce que je prétends, c'est que celles-ci sont totalement indépendantes de l'âge qu'on a. La superstition de l'âge est une cause certaine d'échec. On n'est pas apte à mener la jeunesse, ni parce qu'on a vingt ans, ni parce qu'on en a quarante.

b. *Le vrai chef est d'abord quelqu'un qui possède un idéal exaltant.* Un idéal n'est pas quelque chose de vague qui s'exprime par des adjectifs grandiloquents, des épithètes sonores, de grands gestes. Un idéal, c'est d'abord une idée, c'est un complexe d'idées. C'est l'ensemble très riche d'idées qui veut être la solution d'un problème très grave.

Il n'y a jamais de soulèvement de masse, et donc de mouvement, s'il n'y a pas de très importantes, de très angoissantes questions qui se posent. Ces questions très nombreuses sont aussi très concrètes. Les solutions seront aussi très concrètes.

Une manière très simple de juger un « chef » et par conséquent de prévoir à l'avance la faillite ou le succès de son groupe, c'est de lui demander quel problème il entend résoudre, au concret, et comment ; de lui demander quels motifs il a de croire que les solutions qu'il préconise sont exactes.

Le chef est celui qui se fait une idée très nette, très concrète, très détaillée, des aspirations profondes, des détresses poignantes de la foule qu'il entend mener. Le chef est toujours un « sauveur ». Son premier devoir, dur, difficile, sera peut-être de révéler cette détresse à ceux qui en souffrent, ou du moins en sont victimes, sans le savoir : nous verrons cela tout de suite.

Le chef est donc un homme vraiment intelligent, très réfléchi, capable de méditation concentrée, nanti d'expérience, qui lui vient non pas tant de longues années que d'une acuité très intense d'observation. La méditation, souvent solitaire, des problèmes, non seulement l'a mis en présence de solutions âprement cherchées et soigneusement mises au point : elle l'a aussi convaincu qu'il a mission. L'approbation ou le mandat confié par l'autorité le confirme dans cette mission.

C'est donc aussi un homme qui a une foi ardente aussi bien en son idéal qu'en sa mission, un homme qui confond son idéal

avec sa raison de vivre : un passionné donc, rien du dilettante ou du comédien.

c. *Il a un sens très aigu de ses responsabilités ; de leur gravité aussi.* Il les prend hardiment. Naturellement, c'est un homme d'initiative : non pas en ce sens qu'il invente constamment de l'inédit et qu'il est plein d'imagination pour découvrir perpétuellement de quoi tenir en haleine des troupes lassées ; mais en vertu même de son caractère de chef, de « sauveur », il a vu le problème, il en a cherché la solution, il l'a trouvée, il la réalise.

Il n'est pas constamment à l'écoute, au dépistage de quelque chose à faire. Il consulte pour des mises au point, non pour recevoir des orientations qu'il ne pourrait déceler lui-même.

Bref : c'est quelqu'un ; il est lui-même ; il n'est pas « un autre »..., ni une doublure, ni un écho. Chaque fois qu'une masse humaine, de n'importe quel sexe, âge, ou condition, trouve ce chef, on peut être assuré du succès.

De braves gens, de braves jeunes gens, de braves jeunes filles, sages, dévoués, « gentils », souples, ne font en aucune façon office de chef. Jamais ils ne grouperont autour d'eux des troupes qui valent la peine et avec lesquelles on réalisera des projets sérieux.

Le manque d'influence réelle de certains groupes tient en premier lieu à ce qu'il n'y a pas de vrais chefs. L'incontestable prestige, l'efficacité réellement désastreuse de certains autres groupes, tient à la présence, à leur tête, de chefs.

2. *Pour un groupe de jeunesse catholique, la vitalité, c'est-à-dire la fécondité, sera conditionnée, si pas causée, par le fait qu'il est vraiment mené, commandé par un vrai chef.*

a. *Quel sera son idéal, un idéal de chef, j'entends ?* Ce sera d'abord et avant tout une idée, très riche, de la situation présente de cette masse qu'il veut mener à un état plus parfait, à sa situation idéale.

Il devra donc avoir une claire vue des déficiences morales et religieuses de ce groupe ; une claire vue du potentiel d'énergie que recèle ce groupe, une intelligence profonde des aspirations réelles de ce groupe.

Il devra faire le discernement entre les désirs conscients, ex-

primés, et leur vraie portée, qui échappe très souvent à ceux que travaillent certaines inquiétudes.

Il devra se faire un compte exact des causes qui agissent sur ce groupe pour lui donner la physionomie morale et religieuse qu'il présente pour l'instant.

Il devra posséder à la fois la compréhension et la pénétration suffisante pour que sa vision ait pour objet la masse, et non pas quelques unités faciles à toucher, que l'on peut grouper aisément avec l'illusion de faire une œuvre capitale, alors qu'en réalité on a cristallisé simplement un certain nombre d'éléments insignifiants, sans influence sur la masse, sans aucune capacité d'entraînement, de soulèvement, de conquête, malgré les noms pompeux dont on les affuble.

Il devra se faire une idée juste de la nature et du rôle d'une élite. Celle-ci n'est pas constituée par ceux que l'on juge ou qui se jugent « meilleurs que les autres », mais par ceux qui sont prêts à tout, au profit des autres, qui sont capables et décidés de donner, coûte que coûte, au reste de la masse dont ils ne se séparent jamais, ce qui lui manque.

Le chef discerne dans la masse les caractères d'élite : ce sont ceux autour desquels les autres font tout de suite cercle, ceux qui osent parler, ceux qu'on écoute, ceux dont on exécute avec entrain les projets.

b. Le chef sera surtout celui qui se fait du catholicisme une idée vivante et vivifiante.

Connaissant le fond des âmes, il voit d'emblée ce qui dans l'essentiel du catholicisme est exactement ce qui répond à ce fond. Sa vision de la vérité, de la morale, du culte est lumineuse et exaltante, parce qu'elle est sous l'angle des âmes qu'il faut sauver. Sa vision est pour ainsi dire triple : il voit la vérité catholique ; mais il voit aussi la misère, la médiocrité des jeunes qui ne la possèdent pas, ou presque pas : il voit enfin ce que seraient ces jeunes, si la vérité vivait en eux.

Fasciné par cette triple vision, il veut s'y mettre tout entier pour en faire une réalité. Le jour où il s'y décide, où il se dresse pour s'y mettre, ce jour-là il est « chef », prince, c'est-à-dire principe vivant de vie meilleure.

Il ne lui manquera plus, pour que tout se passe selon l'ordre, que d'être approuvé comme tel par l'Autorité religieuse.

Il reste à voir maintenant quelles sont les conditions requises par son action. Ses qualités personnelles, son intuition lui feront découvrir les postulats objectifs de l'influence décisive sur une masse. Ce sera l'objet de la seconde partie de cet article.

II

Voici donc un chef, décidé à se dévouer : car sa décision de mener est exactement un don de soi. Pour réussir, se maintenir en tête de ses troupes, ou plutôt pour garder toujours dans la marche en avant ses troupes derrière soi, enthousiastes, résolues, il doit tenir compte du caractère très particulier, très complexe des âmes jeunes.

L'intention n'est pas d'esquisser une psychologie de la jeunesse : mais seulement d'énumérer ici les énergies naissantes, mais déjà fortes des adolescents. Si l'on considère les six traits saillants que j'énumère, on voit que chacun d'eux modifie, enrichit les autres. Il y a les cinq autres dans chaque aspect du caractère juvénile.

1. Un chef de jeunesse doit se souvenir constamment que *le cœur* vit déjà intensément, ou commence de battre plus énergiquement, dès les quinze ans.

Ce sera peut-être dans les débuts ce malaise spirituel, un des plus sûrs signes de la crise, qui se traduit par une sorte de hargne quelquefois vis-à-vis du milieu familial, et un sentiment quelquefois désespérant d'insuffisance à demeurer seul, isolé : le besoin d'autrui.

L'épanouissement intérieur, l'exubérance extérieure, le plein rendement quand on s'additionne à autrui. Comme la vie est autrement intéressante entre camarades ! Parmi ceux-ci on distingue ses amis, son ami, ... que nul ne confond jamais avec le personnage un peu fade des affections qui se trompent d'adresse, qui cherchent le féminin et lui substituent, provisoirement et vu les circonstances, du masculin.

Il faut rapprocher de cette tendance à l'amitié fervente le culte des héros, vivants ou morts, réels ou fictifs, l'influence incroyable que prennent sur les jeunes ceux qu'ils tiennent pour des héros... et leur chef doit toujours faire, fait toujours pareille figure à leurs yeux. Ce besoin incoercible d'autrui ex-

plique le succès de tout mouvement qui travaille par équipes, par patrouilles ; mais le point difficile est la composition de cette bande, qui atteint son maximum d'effet, quand son origine est naturelle et qu'elle ne résulte pas d'un ordre arbitraire.

Si le chef doit utiliser à ses fins cette tendance à l'affection, il doit aussi pouvoir empêcher que l'amour ne vienne lui arracher ses meilleures unités. C'est une crise dont souffrent, dont périssent beaucoup d'organisations de jeunesse : la plainte est générale : les jeunes nous quittent dès qu'ils commencent de « fréquenter »...

Où est le remède ? Interdire les « fréquentations », et partant le mariage ? Solution impossible. Alors ? Il faut d'abord bien comprendre l'état d'âme de l'« amoureux » sain, honnête. Il est fait d'admiration sans doute pour la réalité physique, mais aussi pour la réalité morale de l'autre. Il s'y ajoute, il en sort un désir de s'associer cette vie magnifique. Il s'y mêle un grand besoin de tendresse, aussi bien à témoigner qu'à recevoir. Il y a la nécessité, normale, humaine, de se dévouer, de se donner totalement. Et il y a, enfin, et non pas se dissimulant dans tout le reste, mais indépendamment de tout cela et s'y ajoutant naturellement, le désir sexuel.

L'idéal — il se réalise assez fréquemment — c'est que l'amour naisse entre deux jeunes, pareillement enthousiastes d'une même conception de la vie. Ainsi voit-on des mariages jocistes et jicistes. La solution saine est évidemment là : on ne perdra plus les meilleurs éléments : au contraire. Le chef, l'aumônier doit comprendre que l'amour est chose normale entre jeunes, qu'il n'est pas, en ordre principal, un phénomène physiologique, qu'il peut et doit être une énergie de plus à utiliser pour la poursuite de l'idéal que se propose un mouvement.

2. Si la force d'union est une ressource à exploiter entièrement, voici une autre énergie splendide : c'est *le rêve*, la faculté de rêver, que possède éminemment la jeunesse et qui fait si lamentablement défaut à ceux qui, quel que soit leur âge, ne sont pas jeunes.

Le rêve, que l'on fait les yeux ouverts, bien éveillé, ce n'est que la révélation du pouvoir créateur, réformateur, transformateur, qui dort dans chaque créature nouvelle que Dieu appelle à l'existence. En effet : dans chaque être jeune, et de belle santé complète, bouillonnent des énergies fraîches qui cherchent

leur emploi. Ce bouillonnement, cette tendance à l'éruption se manifeste dans l'imagination, dans l'intelligence, dans la conscience sous la forme du rêve, rêve de l'avenir, du monde à construire, qui n'existe pas encore, qui sera si beau.

Ce rêve a un envers, je ne dis pas « revers » : c'est l'horreur instinctive de l'être jeune pour le monde existant, qu'il trouve vieux, mal fait, laid, sans valeur. Au fond, le crime, la tare de ce monde, c'est d'être déjà, c'est de n'être pas matière possible pour ces forces fraîches qui veulent se transformer en réalité. Il est normal qu'un jeune cherche à reconstruire le monde autour de lui, au moins à le transformer. Cette perspective, ces essais imaginaires de transformation : c'est le rêve où chantent toutes les forces de l'être, les meilleures comme les pires.

Ce rêve s'alimente — non, se satisfait dans les lectures, qui permettent de s'évader de cet insupportable réel. On lit les aventures de ceux qui « font » leur vie ; on lit aussi, avec la même passion, si l'on est plus intellectuel, les exposés de théorie qui reconstruisent le monde, ou qui se contentent de l'abattre...

Ce rêve se satisfait, se réalise dans les aventures, ou les fictions d'aventures qui permettent de reconstruire la vie. Le vrai camping — non pas sa contrefaçon grotesque réalisée par tant de snobs, qui ne paraissent viser qu'à un plus universel sang-eûne — le trekking sont du rêve vécu : on revit pendant quelques jours les heures dures et belles des premiers hommes, errant dans la nature à conquérir, à asservir...

Si un chef, si un mouvement n'offre rien à ce besoin de rêve ; si on réunit des jeunes qui bien sagement, en appartement clos, continuent tranquillement une petite existence classique, on n'aboutira jamais à utiliser pour des fins énergiques des caractères riches. Il faut qu'un mouvement de jeunesse montre un monde à renouveler, à transformer, montre la vie comme une aventure, une conquête joyeusement âpre.

La difficulté, c'est de rester vrai, de ne point tomber dans l'utopie.

Mais les jeunes veulent être menés vers des aventures, des expéditions, réaliser des rêves, utiliser de frémissantes énergies, démolir et reconstruire. Un chef qui ne comprend pas cela, qui ne veut pas cela, ne conduira jamais que des troupes de parade ou d'opérette.

Si l'on tient compte de cette tendance au rêve, qui ne voit

quelle merveilleuse ressource il y a dans le catholicisme vigoureux d'un saint Paul : « Expurgate vetus fermentum », qui est bien la religion authentique de Jésus, disant fièrement, en un langage fait pour les jeunes : « Ecce nova facio omnia ».

3. Ce n'est pas seulement l'état du cœur et de l'imagination dont le chef doit tenir compte. Il doit encore comprendre *la jeunesse de l'intelligence* :

C'est un fait, les jeunes qui ont une vie intellectuelle sont passionnés aussi pour la « théorie », le « système », la synthèse. Quiconque leur présente une conception du monde a leur audience.

Faute de l'avoir compris et de ne leur avoir présenté que des besognes, des « actions », dont le lien avec une doctrine n'apparaissait pas, on n'a pas eu prise, on n'a pas prise sur les meilleurs d'entre eux. Le mot de saint Jean semble écrit pour la jeunesse : « facere veritatem ». Ils veulent bien agir, mais ce sera pour réaliser un système, en vertu d'une doctrine.

Nous avons été et nous sommes les témoins, quelquefois consternés, de l'engouement subit et fou d'une génération pour ce que l'on qualifie — et justement — de creuse utopie. C'est qu'en eux l'intelligence aussi vit ardemment, veut du nouveau, de la reconstruction.

Il est remarquable que les jeunes sont d'ordinaire du côté des doctrines pas tout à fait certaines, ont comme une répugnance pour la vérité depuis longtemps certaine. Cela les expose au danger de prendre carrément parti pour l'erreur, l'hérésie même... C'est qu'ils sont à l'âge de la violence, de la force fraîche, qui aime la lutte, l'attaque. Et ce sont évidemment les positions peu sûres, discutées, qui se prêtent à la lutte, à la défense contre l'adversaire — et quelle joie quand l'adversaire est le passé, le « gérontes » comme ils disent.

Les jeunes ont besoin de se grouper pour la défense et le triomphe d'idées, de doctrine. Si l'on veut se grouper, et maintenir autour de soi, alertes et allègres, les « intellectuels », il faudra se souvenir de cette faim de vérité, de ce besoin chevaleresque de la lutte pour l'idée.

Il est à peine nécessaire sans doute de signaler combien la doctrine catholique, l'Évangile, réalise et réalisera toujours ces conditions de prestige aux yeux des jeunes. Mais il faudra le présenter comme une doctrine intrépide, audacieuse, combattue

par toutes les forces des repus et des vieilliss. « Nova conspersio ». La vie selon le Christ est « in novitate ». La doctrine de Jésus est une doctrine de rénovation, en contradiction avec toutes les forces inférieures. Le chef de jeunes chrétiens doit toujours la présenter comme telle. Encore une fois impérieuse nécessité, mais dangereuse entreprise ; car il faut rester vrai et non pas simplement « neuf, original ».

4. De tout ceci résulte déjà que la jeunesse aime le mouvement, l'action. Je dis les deux : mouvement et action.

Ce n'est pas à faire, d'enfermer la jeunesse dans des salles de réunion, autour de tables de cercles d'études. Nos dirigeants de jeunesse l'ont bien saisi. Ils savent exploiter le goût du plein air, du mouvement, du rythme. Ils apprennent à leurs troupes à marcher au pas rythmé, bien balancé. Nous n'avons plus, ou nous n'aurons plus bientôt des lamentables cohues, qui défilent en un indescriptible chaos à travers la ville. Il y a du style dans leur marche, dans leur tenue. Ils aiment chanter ; ils s'accompagnent — beau romantisme — de mandolines et de banjos. On les sort des tabagies ou des salles de classe... Et les journées d'études s'achèvent en plein air, dans la joie et l'émotion des feux de camp.

Ce sont là des manifestations de vie que les quinquagénaires quinquex peuvent traiter d'enfantillages. C'est tout à fait normal et sain. Les directeurs responsables vous diront que, depuis qu'ils ont adopté ces usages, cette vie de mouvement, les jeunes sont bien plus attachés à leur mouvement. La raison en est que le mouvement les prend tels qu'ils sont, tels que Dieu les a faits.

Mais à côté du mouvement, il y a l'action. Il faut « faire » quelque chose, il faut réaliser dans le monde extérieur, visible, quelque chose de tangible.

Il y a de bonnes gens qui donnent des « consignes » d'action ; mais ce sont des actes de vie intérieure qui sont suggérés. Cela ne mord pas sur l'âme jeune. L'art, c'est précisément de faire faire des choses, qu'il n'est pas possible de bien réaliser visiblement d'une excellence visible, s'il n'y a pas d'attitude intérieure excellente : c'est l'art de créer des attitudes intérieures par des attitudes extérieures passionnantes.

Equilibre difficile à établir ; mais le chef se révèle précisément en ceci qu'il trouve le moyen de réaliser cette œuvre diffi-

cile : *facere veritatem*. Ainsi faisait Ozanam quand il voulut faire réaliser la bienfaisance de l'Évangile, en envoyant les étudiants visiter, réconforter, aider des pauvres.

Notez qu'il ne s'agit pas seulement d'« occuper », de donner un objet quelconque sur quoi dériver un prurit d'activité ; cela ne peut plaire qu'à des médiocres ; pour les êtres jeunes complets, en qui l'intelligence aussi vit intensément, il faut qu'il y ait un lien organique entre ce qu'on leur propose comme doctrine et ce qu'on propose comme action : l'une doit commander l'autre.

Le dilettantisme intellectuel de beaucoup, qui étudient, discutent à l'infini, sans jamais esquisser même une tentative de réalisation, tient à ce que les chefs — ou les éducateurs — n'ont jamais ou pas assez songé à transformer l'idée en acte, le concept en réalité.

5. Rapprochez de ce goût de l'action, *le goût de la violence*. Mais oui. Les jeunes ont tous tendance à être un peu « fils du tonnerre ». Ils sentent l'envie joyeuse de se battre ; non qu'ils soient querelleurs, hargneux, haineux. Mais ils aiment de jouer du muscle ; le sport, le sport énergique, les attire, surtout sous la forme de lutte : marche, course, sauts, natation, boxe, canotage, cyclisme, sports de plein air et d'agilité, de rapidité. Tout ceci ne sont que cent manières de goûter la joie d'être fort, de combattre, de vaincre.

Et cette joie se retrouve sur le plan intellectuel : on aime les discussions passionnées ; on aime le langage fort, vert ; on aime les slogans sonores qui terrifient les « ancêtres »...

Un chef doit connaître cet appétit de la force. Il doit le mettre au service de l'idéal. Il peut évidemment en abuser. Mais de quoi ne peut-on pas abuser ? Un groupement de jeunes, dont le but ne comporterait aucun usage d'aucune force, n'exigerait aucune mise en activité énergétique, ne pourrait que végéter.

Il est parfaitement vrai que les hommes énergiques, forts, rassemblent facilement autour d'eux toutes les énergies en quête d'emploi, éloignent d'eux tous les faibles, les peureux...

C'est à cause de cela qu'on voit se reproduire constamment le phénomène surprenant des minorités imposant leur ligne de conduite aux majorités. Ceci, non parce qu'elles sont minorités, mais parce qu'elles sont énergiques, farouchement, joyeusement énergiques.

« Nolite timere, pusillus grex ». Notre-Seigneur connaissait bien la force irrésistible des minorités dynamiques.

On comprend qu'il ne s'agit pas ici de brutalité, d'absence de conscience dans le choix des moyens, mais de décision allègre à mettre en œuvre toutes les énergies, pour réaliser un haut idéal.

6. Enfin qu'on n'oublie jamais que l'adolescence commence d'avoir *une vie intérieure*.

Je prends le mot dans le sens d'une vie au dedans de soi, pas nécessairement une vie de foi, une vie surnaturelle. Celle-ci du reste ne devient possible que parce que la vie intérieure de l'ordre naturel est née.

Cette vie intérieure est une conscience de soi, de plus en plus intense. Elle peut prendre tant d'aspects différents : vanité, fierté, point d'honneur, susceptibilité, orgueil : autant de formes d'une conscience de la personnalité, qu'on garde, qu'on défend, qu'on entend affirmer.

De là, le goût de la compétition, de l'émulation, l'envie de se mesurer avec des rivaux dont la défaite serait une gloire. Ce n'est pas pure vanité d'être premier. C'est bien plutôt affirmation intense de la personnalité, opposition de celle-ci à autrui, distinction d'avec les autres. De là aussi le goût de l'initiative, de la responsabilité, de l'action personnelle. De là, la révolte contre la tyrannie, c'est-à-dire l'écrasement ou du moins la négation de la valeur personnelle et la substitution complète de l'intelligence et de la décision d'autrui à la sienne.

Lorsque le commandement apparaît comme un appel à l'action personnelle, une utilisation des énergies personnelles à des fins que l'individu ne pourrait seul réaliser, il n'y a pas de refus d'obéir. Au contraire.

Il y a évidemment des êtres paresseux, inertes, qui n'aiment point l'effort, pour lesquels le refus d'obéir n'est pas une protestation de la personnalité violente, mais simplement une horreur animale de l'effort, de la gêne.

Il faut rapprocher de ce goût de s'affirmer, de cette conscience de soi, l'amour de l'insigne, de l'uniforme. Ce n'est pas un enfantillage. Tous ont fait l'expérience que, sans uniforme, il y a des choses qu'on n'obtient pas : le style dans la tenue, l'allure. L'uniforme distingue. L'uniforme est devenu autre chose que la marque d'appartenance à une société musicale ou

sportive : c'est devenu une profession de foi, une proclamation d'un idéal.

Un groupement, un chef qui, pour organiser une masse jeune, ne tient pas compte de ces exigences psychologiques, est condamné à l'échec, ou à la médiocrité.

Mais si les jeunes trouvent dans un mouvement l'utilisation de leurs énergies : « montes transfèrent ». Ils ont le cœur qui aime. Ils ont une puissance de rêve constructif. Ils ont la passion de la doctrine. Ils ont le goût de l'action et de la force, disons même de la violence. Ils ont une confiance en eux, qui peut être injustifiée, mais qui de soi n'est pas une erreur.

Tout cela dit simplement : qu'ils sont tendus vers l'avenir, non pas comme vers un mirage qui extasie, mais comme vers un idéal à réaliser, un édifice à bâtir.

Plus formidable apparaît le plan, plus énormes les ressources humaines à utiliser, plus ils auront d'enthousiasme.

Un mouvement de jeunesse audacieux, ambitieux, comme le Christ le veut lui-même, soulève toujours la jeunesse. Les petits cénacles, à petites occupations, ne se rempliront jamais que de bons petits êtres amorphes.

Si, dans d'autres pays, les peuples qui veulent se régénérer ou qui y prétendent, ont pu réussir à enflammer leur jeunesse, c'est pour avoir utilisé les richesses de l'âme jeune.

Grâce à Dieu, du côté catholique, nous pouvons saluer, chez nous, l'aurore des triomphes, du moins pour ces groupes qui non seulement ont voulu grouper la jeunesse, mais qui l'ont comprise.

Bruxelles.

L. DE CONINCK, S. I.